



HAL
open science

Contre une lecture antinomique de Rue "Ordener, Rue Labat"

Marta Segarra

► **To cite this version:**

Marta Segarra. Contre une lecture antinomique de Rue "Ordener, Rue Labat". Ginette Michaud; Isabelle Ullern. Sarah Kofman: philosopher autrement, Hermann, p. 415-426, 2021, 1037008480. hal-03299563

HAL Id: hal-03299563

<https://hal.science/hal-03299563>

Submitted on 1 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contre une lecture antinomique de *Rue Ordener, rue Labat*

Marta Segarra

Françoise Collin affirme dans son analyse de *Rue Ordener, rue Labat*¹ que « les métaphores de la nourriture » étaient « chères » à Sarah Kofman². En employant elle-même une de ces métaphores par rapport à l'opposition chez Kofman entre écriture philosophique et écriture littéraire – une obsession qui lui était propre, Collin ayant pratiqué l'écriture littéraire à ses débuts pour la délaisser ensuite en faveur de l'essai et y retourner dans les dernières années de sa vie –, la philosophe belge soutient que Sarah Kofman essayait de trouver une « “diététique” située entre boulimie et anorexie » et conclut que cette diététique était « impossible³ ». Il pourrait lui être objecté d'emblée que l'image n'est pas très bien choisie du point de vue médical, puisqu'il est certain que boulimie et anorexie sont souvent combinées.

Cette (fausse donc) incompatibilité entre deux façons de s'alimenter (ou pas) me semble représentative d'une lecture persistante de *Rue Ordener, rue Labat*, même par ses lecteurs et lectrices les plus fins, comme Françoise Collin ou Jacques Derrida, qui affirme dans son hommage à Kofman paru dans le numéro spécial des *Cahiers du GRIF*, faisant référence à un autre texte de l'auteure, « Sacrée nourriture⁴ » : « La petite Sarah se trouve prise, et pour la vie, entre les excès d'un “il faut manger” de la mère et le “il ne faut pas tout manger” du père⁵ ». Le récit de Kofman semble en effet appeler à une lecture que j'appellerai antinomique ; comme il a été souvent remarqué par la critique, son titre même, *Rue Ordener, rue Labat*, fait allusion à l'opposition entre deux espaces mais surtout entre deux figures maternelles : « maman » et « mémé », la mère biologique et la mère *adoptive* qui a caché la petite juive pendant l'Occupation. Mais la citation de Derrida se réfère à l'opposition entre le père et la mère, ou plutôt entre deux *régimes* – terme bien plus approprié que celui de « diète » employé par Collin car il renvoie à « l'action de régir, de diriger », au « mode d'organisation d'une société », d'une « économie » ainsi qu'à l'« ensemble de principes, de pratiques adoptés par un groupe, une personne⁶ » –, l'un prôné par le père et l'autre par la

¹ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, Paris, Galilée, 1994. 102 p.

² Collin Françoise, « L'impossible diététique : Philosophie et récit », *Les Cahiers du GRIF*, Hors-Série n° 3, 1997, « Sarah Kofman », p. 11-27. La citation se trouve p. 19.

³ *Ibid.*

⁴ Kofman Sarah, « Sacrée nourriture », *Les Cahiers du GRIF*, Hors-Série n° 3, 1997, « Sarah Kofman », p. 67-68.

⁵ Derrida Jacques, « D'abord, je ne savais pas... », *Les Cahiers du GRIF*, Hors-Série n° 3, 1997, « Sarah Kofman », p. 131-166. La citation se trouve p. 156.

⁶ Selon le Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi).

mère. La même « diététique impossible », pour reprendre le mot de Collin, s'appliquerait aux régimes incompatibles de « mémé » et de « maman ».

Sarah Kofman elle-même semble opposer les régimes de « ma mère » et de « mon père » : « – Il faut manger, disait ma mère. Et elle nous bourrait bourrait. [...] / – Il ne faut pas tout manger, disait mon père : ne pas mêler la viande et le lait ne pas manger n'importe quel plat...⁷ ». Cependant, Kofman nuance tout de suite cette opposition en apparence tranchante : dans des circonstances extraordinaires, manquant de nourriture pendant la guerre, le père autorise ses enfants à manger des « sandwiches jambon-beurre » offerts par la Croix-Rouge, tandis que la mère s'y oppose⁸. Au fond, les régimes du père et de la mère sont essentiellement le même : si le père, rabbin, officie en tant que « shoreth » en égorgeant des poulets « selon le rite » tous les vendredis, d'après la narratrice⁹, la mère est la « grande prêtresse [qui] officiait dans la cuisine¹⁰ » en saignant des morceaux de bœuf qui dégoulinent de sang pendant des heures. Et si le père exerce un rôle très directif en imposant un *régime de vie* strict, la mère soumet Sarah à un « impératif [...] catégorique¹¹ » concernant aussi la nourriture.

L'opposition entre le régime de la mère et celui de « mémé » semble plus fondée. Le texte « Sacrée nourriture » paraît l'énoncer clairement : « En même temps qu'elle [mémé] m'apprenait ce qu'était qu'«avoir un nez juif», elle me soumit à un tout autre régime : la nourriture de mon enfance fut décrétée pernicieuse pour ma santé, tenue responsable de mon «lymphatisme» ; de la viande rouge, bien saignante (du cheval cru dans du bouillon) devait me «refaire la santé¹² ». La narratrice conclut : « Soumise à un véritable «double bind», je ne pouvais plus rien avaler et vomissais après chaque repas¹³ ». Cependant, la « petite Sarah » utilisait, consciemment ou inconsciemment, déjà avant la guerre, la stratégie du vomissement contre cet « impératif maternel catégorique¹⁴ » qui l'obligeait à manger. Par ailleurs, l'image volontairement dégoûtante du sang dans la viande cuisinée par « mémé » renvoie aux viandes suintant le sang de la cuisine maternelle, ainsi qu'aux égorgements rituels du père.

⁷ Kofman Sarah, « Sacrée nourriture », *op. cit.*, p. 167.

⁸ *Ibid.*, p. 168.

⁹ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, *op. cit.*, p. 20. Ce souvenir est peut-être fabriqué ou déformé par l'auteure, puisque ce qu'elle décrit ne correspond pas aux coutumes et usages rituels ; le manque de vraisemblance ne fait qu'accroître la signification symbolique de la description.

¹⁰ Kofman Sarah, « Sacrée nourriture », *op. cit.*, p. 167.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Id.*, p. 168. Ce passage est repris de façon abrégée dans *Rue Ordener, rue Labat* (*op. cit.*, p. 48), ce qui montre l'importance que lui accorde l'auteure.

¹³ Kofman Sarah, « Sacrée nourriture », *op. cit.*, p. 168.

¹⁴ *Id.*, p. 167.

De même, si Brangwen J. Stone¹⁵ oppose le caractère sacré que la nourriture possède pour la mère à l'intérêt, voire l'obsession, de « mémé » pour les processus digestifs¹⁶, l'assimilant à une profanation, cette obsession est imaginairement rapprochée du sacré : « mémé » a constamment auprès d'elle ses propres livres *sacrés*, des dictionnaires médicaux dont les mystères effraient Sarah autant que ceux des rites officiés par son père : « Tout cela était plein de mystère et m'emplissait de frayeur. J'associais le rasoir du shoreth au couteau d'Abraham », dit-elle se référant à ces rites¹⁷. « Mémé » utilise aussi une « lame de rasoir » pour défaire les vieux habits de Sarah et en confectionner de nouveaux¹⁸ ; vue la précision avec laquelle Kofman utilise les mots dans *Rue Ordener, rue Labat*, il est licite de penser que ce parallèle entre les deux « rasoirs » pouvant sembler anecdotique est par contre significatif. En outre, ce qui est aussi révélateur, l'image dans ces livres médicaux qui terrorise davantage Sarah, c'est celle de deux sœurs siamoises : l'indistinction parasitaire entre deux corps qui devraient être normalement séparés n'est pas sans rapport avec le rapprochement de ces (fausses) antinomies et des pôles qui les composent.

Ces oppositions conduisent néanmoins à des « double bind[s] »¹⁹, reprenant le mot de Kofman, et semblent obliger la petite Sarah à faire des choix angoissants. Françoise Collin affirme ainsi que l'enfant prend « le parti des heureux, le parti des mangeurs de viande saignante contre le parti des viandes saignées²⁰ ». En d'autres mots, l'enfant paraîtrait choisir le parti des sacrificateurs contre celui des sacrifiés, puisque le sacrifice est aussi un thème fondamental dans le récit. Cependant, tel que l'indique Sarah R. Horowitz, dans *Rue Ordener, rue Labat* le rôle de sacrificateur et celui de sacrifié sont changeants, et un même personnage endosse l'un et l'autre alternativement, et parfois simultanément. Autant le père que la mère sont du côté des « sacrificateurs », puisqu'ils versent du sang – animal – et que ces rituels sont en outre explicitement comparés au sacrifice d'Isaac. Horowitz affirme ainsi :

Dans l'usage que Kofman fait de l'Akedah²¹, son père joue à la fois le rôle du sacrificateur et celui du sacrifié : il incarne Abraham, associé avec le rasoir du

¹⁵ « While food is sacred for Kofman's mother, Mémé is constantly concerned about digestion and can 'detect the tiniest quiver of discontent' and dines with the medical dictionary at her side (43). Kofman's descriptions of vomiting and defecating combined with the disgusting images of raw and undercooked meat seems to emphasize the profaning of the sacred taking place when eating is reduced from being an integral part of religious worship (as it is in Judaism) to solely being a bodily function ». Stone Brangwen J., « Food, Culture, and Identity in Vittorini's Conversation in Sicily and in Kofman's Rue Ordener, Rue Labat », *CLC Web : Comparative Literature and Culture*, n° 15 (1), 2013 : <https://doi.org/10.7771/1481-4374.1997>.

¹⁶ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, *op. cit.*, p. 52.

¹⁷ *Id.*, p. 20-21.

¹⁸ *Id.*, p. 50.

¹⁹ Kofman Sarah, « Sacrée nourriture », *op. cit.*, p. 168.

²⁰ Collin Françoise, « L'impossible diététique : Philosophie et récit », *op. cit.*, p. 21.

²¹ Le sacrifice d'Isaac. [Note de M. S.]

shoreth, et Isaac, en acceptant la déportation et la mort. Il passe, tout comme Sarah, de l'un à l'autre : du rôle de sacrifié à celui de sacrificateur, du rôle d'abandonné au rôle de celui qui abandonne²².

Ce double rôle est compliqué dans la première scène de *Rue Ordener, rue Labat*, où le père s'offre en sacrifice à la place de sa femme et de ses six jeunes enfants, dont Sarah, qui le voit prier en attendant d'être « pris », et pense au sacrifice d'Isaac. La symbolique de la scène est trouble par le fait que la mère utilise son dernier né, appelé Isaac, qu'elle porte dans ses bras, afin d'essayer d'empêcher la détention de son mari²³. Le point culminant du sacrifice du père, ce sera enfin sa mort ; selon un survivant du camp, le *shoreth* sera abattu par un boucher juif devenu kapo, de la façon la plus cruelle : « à coups de pioche et enterré vivant, un jour [de shabbat] où il aurait refusé de travailler²⁴ ». Sacrifié donc par un boucher comme un animal, le père subit le sort des poulets qu'il égorgeait.

La même ambiguïté entre sacrifié / sacrificateur et abandonné / celui qui abandonne pourrait être remarquée dans les rôles adoptés par la mère et par « mémé » : la mère est abandonnée par la petite qui semble lui préférer « mémé », y compris face à un tribunal, mais à son tour abandonne ou *trahit* (puisque tout choix est une trahison, selon Collin), à la Libération, la femme qui lui a sauvé la vie, ainsi que celle de sa fille. « Mémé », de son côté, passe d'accueillir des abandonnés de toute sorte, des chats comme des enfants, quitte à leur faire subir de force ses cajoleries²⁵, à mourir abandonnée même par sa fille *adoptive*, du moins dans la fiction, puisque ce ne fut pas le cas dans la réalité, tel qu'Isabelle Ullern le clarifie dans son étude biographique²⁶. Mais bien sûr, toute la *cruauté* du texte – le terme est de Collin²⁷ – réside dans les « choix » de la narratrice, qui tour à tour abandonne et est abandonnée (par son père détenu et puis déporté et tué), par sa mère (qui n'arrive pas à la protéger de la violente assimilation à laquelle la soumet sa mère adoptive) et par celle-ci, « mémé » (nom qu'on pourrait lire comme *m'aime* – *mais...*), qui l'aime donc tout en la dévalorisant et la punissant lorsque la petite résiste à ses injonctions.

Jacques Derrida a souligné que la « cruauté » est en rapport, de par son étymologie, avec le sang versé, avec le sacrifice. Dans « Il faut bien manger ou le calcul du sujet », le

²² Horowitz Sarah R., « Sarah Kofman et l'ambiguïté des mères », in Schulte-Nordhold A. (dir.), *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui. Enfances de survivants et survivants-enfants*, Amsterdam-New York, Rodopi, coll. « Faux-Titre », 2008, p. 101-120. La citation se trouve p. 112.

²³ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, *op. cit.*, p. 12.

²⁴ *Id.*, p. 16.

²⁵ *Id.*, p. 49.

²⁶ Ullern Isabelle, « Sarah Kofman : souvenirs d'archives », in Michaud G. et Ullern I., *Sarah Kofman et Jacques Derrida : Croisements, écarts, différences*, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2018, p. 301-354.

²⁷ Collin Française, « L'impossible diététique : Philosophie et récit », *op. cit.*, p. 20.

philosophe suggère que la « structure sacrificielle » du sujet « classique » implique la justification de ce qu'il appelle une « mise à mort non criminelle »²⁸. Cette « mise à mort » inclut l'abattage des animaux que nous mangeons ; elle n'est pas alors « criminelle » parce que l'impératif éthique est réservé, chez la grande majorité des penseurs et des moralistes, aux seuls humains²⁹. C'est pourquoi la « déshumanisation » à laquelle sont soumis des individus et des groupes humains – comme les personnes capturées en Afrique pour devenir des esclaves – les transforme en êtres *liquidables* ou *tuables*, en objets potentiels de cette mise à mort non criminelle.

L'assassinat terrible du père de Sarah Kofman entrerait aussi, de façon perverse, dans cette catégorie de « mise à mort non criminelle » ; tel que des survivants des camps de la mort comme Primo Levi ou Robert Antelme l'ont décrit, les nazis essayaient de soumettre les prisonniers à une « animalisation » qui les déclasserait de l'humanité. Dans *Paroles suffoquées*, Kofman analyse avec finesse cette réduction à l'animalité opposée à l'unité et l'unicité de l'« espèce humaine » revendiquées par Antelme³⁰. Elle cite la « trahison de tous les mots »³¹ qui se produit selon Antelme dans le camp, puisque l'essai de réduire les prisonniers à l'état de « bêtes de somme » implique la volonté de les priver du langage ou de transformer celui-ci en un cri ou un « vomissement »³². Cette observation d'Antelme établit un parallélisme intéressant avec *Rue Ordener, rue Labat*, d'autant plus que le changement de régime que subit Sarah rue Labat comporte aussi des conséquences linguistiques : elle abandonne l'alimentation kasher en même temps que le yiddish parlé avec sa mère, pour lui préférer la cuisine *française* et le français.

Suivant la lecture antinomique de l'œuvre de Kofman telle que je l'ai caractérisée, il s'agirait ici d'une opposition entre langage humain et communication animale, ou encore entre écriture et oralité (le yiddish utilisé exclusivement à l'oral contre le français, que la petite Sarah retrouve à l'école et dans l'activité qui lui est la plus chère, la lecture). Les textes mêmes de Kofman démentent cette antinomie facile : par exemple, il a été souvent remarqué que *Rue Ordener, rue Labat* commence par l'image du stylo du père, que la philosophe a pu garder et qu'elle interprète comme un encouragement ou même une injonction à l'écriture.

²⁸ Jacques Derrida, « Il faut bien manger ou le calcul du sujet », in *Points de suspension*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 269-301. La citation se trouve p. 293. Cet entretien avec Jean-Luc Nancy fut réalisé en 1988.

²⁹ Comme Derrida le développe dans ce même passage, se référant surtout à Heidegger et à Levinas (*ibid.*).

³⁰ Tel que le reflète le passage très connu de *L'Espèce humaine*, qui dit : « Il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce reste intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce. [...] il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine ». Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1957 (2^e éd. revue et corrigée ; 1^e éd. de 1947), p. 239-240.

³¹ Sarah Kofman, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, p. 51.

³² *Id.*, p. 58.

Cependant, dans ses rituels en tant que *shoretb*, le père fait sonner le shoffar (un instrument religieux fait d'une corne d'animal) et la petite Sarah associe ces « sons gutturaux [...] aux cris des poulets égorgés »³³, en animalisant ainsi son père.

Il en va de même pour l'écriture, qui est aussi en quelque sorte *animalisée* : comme Derrida, Kofman caractérise l'écriture, notamment dans *Autobiogriffures*, à rebours de l'opposition traditionnelle entre l'écriture comme privilège de l'humain civilisé, opposée au « langage guttural » des sauvages et des animaux. Mais il s'agit d'une écriture « bâtarde », comme celle du chat Murr d'Hoffman, qui « introduit l'autre dans le même » et « brouille les frontières de l'humanité et de l'animalité »³⁴. C'est une écriture *unheimlich*, tel que la philosophe le dit de la pensée derridienne. Dans un passage très intéressant de ses *Lectures de Derrida*, Kofman affirme ainsi :

L'écriture, forme de disruption de la présence, comme la femme, est toujours abaissée, ravalée au dernier rang. Comme les organes génitaux féminins, elle inquiète, méduse, pétrifie. *Die Heimliche* est l'un des mots allemands équivalents à *Geheimnis* pour dire les parties secrètes du corps, les *pudenda*. Or, beaucoup d'hommes devant les organes féminins éprouvent une inquiétante étrangeté, un effet d'*Unheimlichkeit*³⁵.

Cette écriture de l'*unheimlich* est ici, d'un côté, sexualisée et, de l'autre, féminisée au travers de l'évocation de la Méduse, dans une (non) citation de l'écriture *féminine* telle que l'a conceptualisée Hélène Cixous dans son *Rire de la Méduse*, entre autres textes. Pensons à la célèbre phrase de ce manifeste poétique cixousien : « Qu'ils tremblent, les prêtres, on va leur montrer nos sextes !³⁶ », dont ce passage pourrait être un écho.

De l'autre, l'écriture y est aussi animalisée : si dans le texte d'Hoffman lu par Kofman, le chat Murr et le chien Berganza se vantent de posséder un langage aussi précis et varié, au moins, que l'humain pour exprimer leurs sentiments et états d'esprit, ce langage passe par leur voix et leur corps (le miaulement du chat et le frétillement de la queue du chien)³⁷ ; cependant, ce qui semblerait de nouveau une opposition entre langage animal, donc oral et

³³ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, op. cit., p. 21.

³⁴ Kofman Sarah, *Autobiogriffures : Du chat Murr d'Hoffmann*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984 (2^e éd.), p. 74-75. Kofman parle ici de la « biographie » mais cette observation peut s'appliquer à mon avis à ce qu'elle entend par une certaine « écriture ».

³⁵ Kofman Sarah, *Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984, p. 26.

³⁶ Cixous Hélène, « Le rire de la Méduse » [1975], in *Le Rire de la Méduse – et autres ironies*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2010, p. 54.

³⁷ Kofman Sarah, *Lectures de Derrida*, op. cit., p. 44.

corporel, et langage humain, écrit et *spirituel*, est déconstruite à travers l'image de la « griffe », en tant qu'« instrument d'écriture mais aussi d'auto-défense, moyen de s'emparer de la propriété d'autrui³⁸ ». Hélène Cixous, qui avait déployé l'image du *vol* (dans son double sens de « s'emparer de la propriété d'autrui » et de s'envoler) a également traité des possibilités de *l'écriture du chat* dans « De la ménagerie à la philosophie³⁹ », où sa conception de « l'écriture du corps » conjugue l'oralité et l'écriture ainsi que la proximité du toucher et la distance du téléphone, tout en la sexualisant joueusement grâce au double sens du mot « chatte⁴⁰ ».

Nous savons que l'*Unheimlichkeit* est originairement en rapport, selon Freud, avec la monstration du sexe féminin, tel que l'explique Kofman dans le passage cité. Françoise Proust⁴¹ signale que la philosophe évoque à plusieurs reprises dans ses textes le mythe de Baubô et Déméter : rappelons que cette histoire, commentée par Freud⁴², raconte que la déesse Déméter, au désespoir par la perte de sa fille Perséphone enlevée par Hadès, refuse de boire et de manger jusqu'à ce qu'une femme appelée Baubô (que certaines sources appellent nourrice et d'autres identifient à une courtisane) la fait rire en lui montrant son sexe. Cette légende fait allusion à la fécondité et à la maternité – Déméter étant la déesse de l'agriculture, son deuil empêche tout grain de fructifier –, évoquant parfois l'accouchement (dans certaines représentations, une tête d'enfant sort du vagin de Baubô) mais aussi le caractère « médusant » et meurtrier du sexe féminin. L'ambiguïté de Baubô, entre la féminité féconde et nourricière et la masculinité menaçante et phallique, est patente, selon Georges Devereux, dans son nom même : Baubô signifie « vulve » ou gaine mais son étymologie rapprocherait le mot de *baubon*, « godemiché⁴³ ».

Déméter elle-même, qui incarne la fécondité, « se conduit comme une femme stérile⁴⁴ » lorsqu'elle refuse de boire et de manger. Autant Baubô que Déméter – ainsi que Perséphone – représentent la dualité typique de la maternité, nourricière et meurtrière. *Rue Ordener, rue Labat* fait une large place à cette ambivalence de la maternité et des mères au pluriel. Il a déjà été dit que la mère est toujours double chez Kofman⁴⁵ ; celle-ci semble aussi le suggérer dans son commentaire du portrait de Sainte Anne et de la Vierge de Leonardo da

³⁸ Kofman Sarah, *Autobiogriffures : Du chat Murr d'Hoffmann*, *op. cit.*, p. 63.

³⁹ Cixous Hélène, *Messie*, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 1996, p. 101-116.

⁴⁰ Voir mon analyse de ce texte, en rapport avec Sarah Kofman : Segarra Marta, « L'amour-autre », in *Traces du désir*, Paris, Campagne Première, coll. « En question », 2008, p. 189-210.

⁴¹ Proust Françoise, « Impasses et passes », *Les Cahiers du GRIF*, Hors-Série n° 3, 1997, « Sarah Kofman », p. 5-10.

⁴² Freud Sigmund, « Parallèle entre des mythes et une obsession visuelle » [1916], in Devereux G., *Baubo, la vulve mythique*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011, p. 233-236.

⁴³ Devereux Georges, *Baubo, la vulve mythique*, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁴ Proust Françoise, « Impasses et passes », *op. cit.*, p. 6.

⁴⁵ « The maternal is always double, always twofold, even duplicitous ». Fermon Nicole, « Conversion and Oral Assimilation in Sarah Kofman », *College Literature*, n° 28 (1), hiver 2001, p. 155-169. La citation se trouve p. 155.

Vinci et de l'analyse qu'en fait Freud⁴⁶. J'ai déjà insisté sur la complexification de l'opposition entre la mère et « mémé », et entre le père et la mère ; mais « mémé » endosse également le rôle du père, en prescrivant un régime aussi précis que le paternel.

La mère, en outre, lorsqu'elle veut punir sa fille, a recours à la figure de la « Maredewitchale » ; Kofman explique, en note en bas de page, qu'il s'agit d'un personnage du folklore juif, « dont le nom dérive de la racine indo-européenne *mer* qui a donné toutes sortes de mots évocateurs de la mort, plus précisément la mort lente, par manducation ou par étouffement⁴⁷ », évoquant donc la mère qui dévore les enfants et conjugant Éros et Thanatos, comme Déméter et sa fille Perséphone. Kofman revient à cette figure épouvantable dans « Cauchemar », où elle met en rapport celle qu'elle appelle ici la « Maredewitch » avec l'adverbe *mar* analysé par son ami Bernard Cerquiglini à qui son texte rend hommage, qui le caractérise comme « la parole même de la femme⁴⁸ ».

Il y a encore dans *Rue Ordener, rue Labat* une figure maternelle qui, sauf erreur, n'a pas été relevée par la critique : celle de l'institutrice. D'autres écrivains racontant des processus douloureux d'acculturation coloniale, comme Kateb Yacine, ont décrit la rivalité entre la mère et la maîtresse, qui usurpe l'amour de l'enfant et le transporte dans une autre langue et un autre régime. Si dans *Rue Ordener, rue Labat* la figure de l'institutrice semble la seule qui corresponde à une maternité positive, celle de la « bonne mère », des signaux subtils révèlent également son ambivalence : si la maîtresse nourrit l'écolière de livres et de lait sachant qu'elle ne mange pas à sa faim, un jour où Sarah s'est trop gavée et a vomi en pleine classe, elle est punie et obligée de se mettre à genoux, ce qui est vécu par l'enfant comme une trahison à ses parents, ceux-ci lui ayant interdit explicitement les génuflexions « trop chrétiennes⁴⁹ ». La maîtresse préfigure donc la *déjudéisation* de Sarah que « mémé » va essayer de mener à bien par la suite. De façon encore plus symbolique, lorsque Sarah et ses sœurs se cachent pour la première fois à la campagne, elles prennent le nom de cette institutrice⁵⁰, qui se substitue donc au père comme à la mère.

Kofman met explicitement en rapport ce *vol d'enfants* avec l'écriture dans son commentaire de l'ouvrage d'Hoffman, lorsqu'elle développe le sens de « plagiaire », dont le premier sens serait « celui qui détourne les enfants d'autrui ». L'écriture « citationnelle » du chat révélerait ainsi « l'absence de paternité » de toute écriture⁵¹. En qualifiant celle-ci de

⁴⁶ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, op. cit., p. 73-74.

⁴⁷ *Id.*, p. 86, note.

⁴⁸ Kofman Sarah, *Comment s'en sortir ?*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1983, p. 107-108 et 111-112.

⁴⁹ Kofman Sarah, *Rue Ordener, rue Labat*, op. cit., p. 27-28.

⁵⁰ *Id.*, p. 28.

⁵¹ Kofman Sarah, *Autobiogriffures*, op. cit., p. 130.

« bâtarde », Kofman fait allusion à la fiction de la paternité, mais aussi à d'autres sens de l'adjectif, tels que « mélangé, non pur » – et donc contraire au principe du régime paternel, qui vise à séparer le pur de l'impur – ; « infertile, qui ne produit pas de fruits », comme on dit un olivier bâtard, par exemple ; ou encore « de caractère intermédiaire entre deux genres opposés » en littérature ou dans les arts ; nous pourrions y ajouter encore le sens que « bâtard » prend en boulangerie : « pâte qui n'est ni dure ni molle⁵² ». « Bâtard » est donc un adjectif dont les sens invalident toute lecture antinomique.

Cette écriture bâtarde comporte également l'indistinction entre le dedans et le dehors, fondatrice de l'*identité* sur laquelle se base la conception du sujet « classique ». C'est pourquoi l'écriture peut être, selon le mot de Derrida cité par Kofman, « douce nourriture ou excrément⁵³ », mets délectable ou vomissement. Tel que la philosophe le développe dans ses *Lectures de Derrida*, l'écriture est *greffée* (« un corps sans parties propres ni hégémoniques constitué de greffes⁵⁴ ») et *griffée*, donc animalisée. L'écriture du chat Murr est ainsi une « greffe de deux écritures » qui « vient gommer 'l'autos' et lacérer le bios sous le fouet de Thanatos », en effaçant « la signature du nom propre et de l'auteur unique⁵⁵ ». La « griffe », de son côté, est une contre-signature qui *désapproprie* le nom propre⁵⁶, que la signature, au contraire, fige et relève.

Nous pourrions ajouter que cette écriture est aussi *féminine*, même si Kofman n'utilise pas le terme qu'Hélène Cixous a notamment développé. L'écriture est féminine parce que contraire à la « virilité carnivore » ou « carno-phallogocentrique » qui détermine le sujet⁵⁷ et parce que persillée – dans le sens de la viande ou le fromage persillés – d'Éros, tel que le manifeste la sexualisation de « mémé » dans *Rue Ordener rue Labat* (qui a pu être pourtant interprétée comme un témoignage d'abus sexuel⁵⁸). N'oublions pas qu'Éros est l'enfant de Poros, qui incarne la « métis » en tant que « souplesse, polymorphie, duplicité, équivocité, ambiguïté tortueuse et oblique⁵⁹ », des termes qui conviendraient tous à l'écriture au sens de Derrida, Cixous et Kofman. La *métis* est « oblique » – donc *queer* en tant qu'opposé à *straight*

⁵² Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi).

⁵³ Derrida Jacques, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », p. 340, cité par Kofman Sarah, *Lectures de Derrida*, *op. cit.*, p. 77.

⁵⁴ Kofman Sarah, *Lectures de Derrida*, *op. cit.*, p. 16.

⁵⁵ Kofman Sarah, *Autobiogriffures*, *op. cit.*, p. 76 et 74-75.

⁵⁶ Voir Segarra Marta, « « Effets de signature dans le texte : appropriation ou désappropriation ? », in Regard F. et Tomiche A. (dir.), *Le Genre des signatures*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes. Série Genres, sexes, textes », 2018, p. 247-263.

⁵⁷ Derrida Jacques, « Il faut bien manger ou le calcul du sujet », *op. cit.*, p. 294.

⁵⁸ Le texte de Sarah R. Horowitz (« Sarah Kofman et l'ambiguïté des mères », *op. cit.*) semble le suggérer.

⁵⁹ Kofman Sarah, *Comment s'en sortir ?*, *op. cit.*, p. 36.

–, permettant ainsi de passer de l'aporie « bloquante » à l'aporie « déliante », créant des « impasses » dans le sens de « passages » entre une rue et l'autre⁶⁰.

C'est donc seulement dans l'univers de l'écriture que « bien manger » – expression qui s'apparente à « sacrée nourriture » par leur ambiguïté métisse – serait rendu possible. La question que se pose Derrida, « comment faut-il bien manger ?⁶¹ », centrale dans *Rue Ordener, rue Labat*, permet de lire ce récit de Sarah Kofman comme un texte, à caractère auto-bio-thanatographique, certes, mais qui fait usage de l'aporie pour déployer un discours, dans les mots de Derrida, « sur un sujet qui n'ait plus la figure de la maîtrise de soi, de l'adéquation à soi, centre et origine du monde, etc., mais [qui] définirait plutôt le sujet comme l'expérience finie de la non-identité à soi, de l'interpellation indériverable en tant qu'elle vient de l'autre, de la trace de l'autre, avec les paradoxes ou les apories de l'être-devant-la-loi, etc.⁶² ». « Bien manger », pour revenir à la « diététique impossible », ne se résumerait alors à un choix entre deux alternatives incompatibles mais équivaldrait à « apprendre et donner à manger », selon la « loi de l'hospitalité infinie⁶³ ».

⁶⁰ Proust Françoise, « Impasses et passes », *op. cit.*, p. 9-10.

⁶¹ Derrida Jacques, « Il faut bien manger ou le calcul du sujet », *op. cit.*, p. 296.

⁶² *Id.*, p. 280.

⁶³ *Id.*, p. 297.